Je n’ai pas fini de commencer

Analyse de lecture suivie



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Grasse Vie - Grâce à vous » (2026)

[INTRO]
À soixante-treize ans,
on commence peut-être à finir.
Mais finir n’est pas se taire,
et vieillir n’est pas renoncer.

Je n’ai pas fini de commencer.
Désir de vie,
désir de vivre encore.

[STROPHE 1]
Je croyais avoir rangé mes cahiers,
fermé quelques vieux tiroirs,
laissé dormir mes anciens mots
dans leur poussière de mémoire.

Je croyais connaître mes saisons,
leurs retours, leurs blessures,
les fleurs qu’elles promettent encore,
les feuilles qu’elles murmurent.

[STROPHE 2]
Je ne pensais pas qu’à mon âge
des phrases viendraient frapper
tout doucement contre la nuit,
comme des enfants oubliés.

Des poèmes que je croyais muets
ont redemandé leur musique,
et des refrains longtemps absents
sont revenus battre à ma vitre.

[REFRAIN 1]
Je n’ai pas fini de commencer,
même si le soir connaît mon âge.
Il reste des mots à réveiller,
des voix à rendre au paysage.

Je n’ai pas fini de commencer,
non pour braver le temps qui passe,
mais pour apprendre à écouter
ce que la vie encore me trace.

[STROPHE 3]
Je ne défie pas les années,
je leur demande seulement
de me laisser finir une phrase,
peut-être un chant, peut-être un vent.

Le temps ne m’a pas rendu jeune,
il m’a rendu plus disponible
à ces lumières presque éteintes
qui tremblent encore dans l’invisible.

[STROPHE 4]
Il m’arrive qu’une braise ancienne
se souvienne d’avoir été feu,
qu’un mot perdu retrouve haleine
et me regarde dans les yeux.

Il m’arrive que la mémoire
ouvre sans bruit ses vieux volets,
et qu’un matin, sans crier gare,
tout recommence à respirer.

[REFRAIN 2]
Je n’ai pas fini de commencer,
même si le soir connaît mon âge.
Il reste des mots à réveiller,
des voix à rendre au paysage.

Je n’ai pas fini de commencer,
non pour gagner quelque victoire,
mais pour laisser encore passer
un peu de lumière dans l’histoire.

[STROPHE 5]
Je marche moins vite, sans doute,
mais j’écoute mieux le chemin.
Je perds parfois le fil des routes,
mais je retrouve mieux les mains.

Je n’ai plus besoin de prouver
que j’ai vécu, aimé, écrit.
Il suffit qu’un vers vienne frapper
pour que je lui dise : entre ici.

[STROPHE 6]
Je ne suis pas celui qui dure
par orgueil ou par volonté.
Je suis celui qu’une fêlure
laisse encore chanter.

Et si mes mots trouvent des voix
que ma voix seule n’avait pas,
ce n’est pas moi qui me couronne :
c’est le silence qui s’en va.

[STROPHE 7]
Alors je prends ce qui revient,
sans demander d’où vient la grâce :
un ancien poème, un refrain,
un souffle neuf sur vieilles traces.

[REFRAIN 3]
Je n’ai pas fini de commencer,
même si le soir connaît mon âge.
Il reste des mots à réveiller,
des voix à rendre au paysage.

Je n’ai pas fini de commencer,
non pour retenir ma jeunesse,
mais pour offrir à ce qui naît
la patience de ma vieillesse.

[CODA]
Et si demain ferme la porte,
qu’il la ferme avec douceur.
J’aurai laissé, quoi qu’il emporte,
quelques commencements au cœur.

Car vivre n’est peut-être rien d’autre
qu’apprendre à recommencer :
avec moins d’élan dans les jambes,
mais plus de ciel dans la pensée.

Je n’ai pas fini de commencer.
Tant qu’un mot cherche ma fenêtre,
tant qu’une voix peut se lever,
je suis encore en train de naître.

Analyse suivie de
« Je n’ai pas fini de commencer »

Introduction générale

« Je n’ai pas fini de commencer » est un poème de maturité, mais surtout un poème de relance. Il prend appui sur l’âge, la mémoire, les anciens cahiers, les poèmes revenus du passé, mais il refuse de devenir un simple bilan. Le texte ne regarde pas seulement ce qui a été vécu : il écoute ce qui, malgré les années, demande encore à naître.

Le titre semble paradoxal. Normalement, commencer appartient au début de la vie, tandis que finir appartient à la fin. Ici, le poème brouille cette logique trop simple : il affirme qu’on peut encore commencer à un âge où l’on croit devoir seulement conclure. Le commencement n’est donc plus une étape chronologique ; il devient une attitude intérieure.

Ce poème ne dit pas : **« regardez ce que j’ai accompli »**.
Il dit plutôt : **« quelque chose en moi continue à demander passage »**.

C’est ce qui lui évite l’autoglorification. Le “je” n’est pas triomphant ; il est étonné, disponible, reconnaissant.

Analyse thématique

1. L’âge non comme fin, mais comme seuil

Le poème part d’une réalité très simple : l’âge avance. Le soir connaît l’âge du locuteur, les jambes ont moins d’élan, le temps a laissé ses traces. Mais cette lucidité n’aboutit pas à la résignation.

Au contraire, l’âge devient un seuil. Ce n’est pas la jeunesse qui revient, et le poème ne prétend jamais cela. Ce qui apparaît, c’est une autre disponibilité : moins de vitesse, peut-être, mais plus d’écoute ; moins d’élan physique, mais plus de ciel intérieur.

Le texte propose ainsi une vision très belle du vieillissement : vieillir, ce n’est pas forcément s’éteindre ; c’est parfois devenir plus attentif à des lumières qu’on n’aurait pas vues plus tôt.

2. Le retour des anciens poèmes

Le poème évoque des textes anciens, des cahiers rangés, des mots laissés dans la poussière de la mémoire. Mais ces mots ne restent pas morts. Ils reviennent, frappent à la vitre, réclament une musique.

Cette idée est centrale : les anciens poèmes ne sont pas seulement des archives. Ils sont des présences endormies qui se réveillent. Le passé ne revient donc pas comme poids, mais comme matière vivante.

Il y a là une belle image de l’aventure récente du poète avec Suno : des textes anciens, parfois écrits il y a des décennies, trouvent soudain une voix nouvelle. Mais le poème n’a pas besoin de nommer la technologie directement. Il en garde l’effet poétique : **le silence s’en va**.

3. La création comme hospitalité

L’un des plus beaux gestes du texte est celui-ci :

Il suffit qu’un vers vienne frapper
pour que je lui dise : entre ici.

Le poète ne se présente pas comme un conquérant de l’inspiration, mais comme un hôte. Il n’impose pas ; il accueille. Le vers vient frapper, et le poète ouvre la porte.

Cela donne au poème une grande pudeur. La création n’est pas une performance narcissique ; elle devient un acte d’hospitalité. Le poète reçoit ce qui revient, ce qui insiste, ce qui demande à être entendu.

4. La fêlure comme source de chant

La formule :

Je suis celui qu’une fêlure
laisse encore chanter.

est l’un des cœurs du poème. Elle dit que le chant ne naît pas malgré la blessure, mais peut-être grâce à elle. La fêlure devient passage, ouverture, résonance.

Ce n’est pas un texte sur la perfection. C’est un texte sur la voix qui continue parce que quelque chose est resté ouvert. La blessure n’est pas glorifiée, mais elle est transformée en espace où le chant peut encore circuler.

5. Le commencement comme naissance continue

La fin du poème culmine dans cette formule :

je suis encore en train de naître.

C’est une conclusion très forte, parce qu’elle dépasse l’idée de continuer. Continuer, ce serait simplement prolonger ce qui existe déjà. Naître, c’est plus radical : c’est devenir encore, se recevoir encore soi-même autrement.

Le poème dit donc que la naissance n’est pas seulement derrière nous. Elle peut être devant nous, ou du moins en cours, tant qu’un mot cherche notre fenêtre.

Analyse suivie

Titre : « Je n’ai pas fini de commencer »

Le titre repose sur un paradoxe. **Finir** et **commencer** semblent appartenir à deux moments opposés de l’existence. Mais le poème les réunit.

La phrase peut s’entendre de plusieurs façons :

- je n’ai pas fini ma vie créatrice ;
- je n’ai pas fini de découvrir ce que je peux encore devenir ;

- je n’ai pas fini de donner voix à ce qui dormait ;
- je suis encore au seuil, même après tant d’années.

Le titre est humble parce qu’il ne dit pas : **« je continue glorieusement »**. Il dit : **« je commence encore »**. Il ne met pas le poète sur un piédestal ; il le place devant une porte.

Intro parlée

À soixante-treize ans,
on commence peut-être à finir.
Mais finir n’est pas se taire,
et vieillir n’est pas renoncer.

L’intro donne immédiatement la clef du poème. Elle installe une voix personnelle, presque confidentielle, mais avec une portée générale grâce au **« on »**. Ce n’est pas seulement un “je” biographique ; c’est une méditation sur l’âge.

Le vers :

on commence peut-être à finir

est très beau parce qu’il ose regarder la fin sans pathos. Il y a une lucidité tranquille. Mais aussitôt, le texte refuse l’équivalence entre finir et se taire.

Mais finir n’est pas se taire,
et vieillir n’est pas renoncer.

Ces deux vers sont essentiels. Ils posent la morale du poème : la vieillesse peut approcher de la fin, mais elle ne doit pas être confondue avec la disparition intérieure.

Puis vient la devise :

Je n’ai pas fini de commencer.
Désir de vie,
désir de vivre encore.

L’expression **« désir de vie »** est plus existentielle, presque philosophique. **« Désir de vivre encore »** est plus humain, plus direct, plus charnel. Ensemble, les deux formules ouvrent le poème entre pensée et élan vital.

Strophe 1 : Les cahiers rangés et les saisons connues

Je croyais avoir rangé mes cahiers,
fermé quelques vieux tiroirs,
laissé dormir mes anciens mots
dans leur poussière de mémoire.

La première strophe commence dans le registre du rangement. Les cahiers, les tiroirs, la poussière : tout semble appartenir à l’ordre du passé classé. Les mots anciens dorment. Ils ne sont pas détruits, mais ils paraissent mis à distance.

Le verbe **« croyais »** est très important. Il indique que ce rangement était une illusion. Le poète pensait avoir fermé certains espaces, mais le poème va montrer que les tiroirs de la mémoire s'ouvrent encore.

Je croyais connaître mes saisons,
leurs retours, leurs blessures,
les fleurs qu'elles promettent encore,
les feuilles qu'elles murmurent.

Les saisons représentent ici les cycles de la vie. Le locuteur pensait connaître les retours, les blessures, les promesses. Mais l'image des fleurs et des feuilles rend la vieillesse encore organique, encore vivante.

Les feuilles qui **« murmurent »** sont particulièrement belles : elles ne font pas grand bruit, mais elles parlent encore. Dès la première strophe, le poème affirme que le discret peut être vivant.

Strophe 2 : Les phrases qui reviennent

Je ne pensais pas qu'à mon âge
des phrases viendraient frapper
tout doucement contre la nuit,
comme des enfants oubliés.

La strophe 2 introduit le retour inattendu de l'écriture. Les phrases ne sont pas forcées ; elles viennent. Elles frappent doucement, ce qui donne une image très tendre de l'inspiration.

La comparaison avec **« des enfants oubliés »** suggère que les anciens mots ont besoin d'être reconnus, accueillis, peut-être réparés. Le poète n'est pas un maître qui commande aux phrases ; il devient celui qui entend leur appel.

Des poèmes que je croyais muets
ont redemandé leur musique,
et des refrains longtemps absents
sont revenus battre à ma vitre.

Ici, le texte entre pleinement dans l'aventure poétique et musicale du poète. Les poèmes **« muets »** ne sont pas morts ; ils attendaient peut-être leur voix. La musique leur donne une seconde vie.

Le verbe **« redemandé »** est iumportant : ce ne sont pas seulement les poèmes qui reçoivent la musique, ce sont eux qui semblent la réclamer. Cela donne aux textes une autonomie presque humaine.

La vitre est un symbole qui sépare l'intérieur et l'extérieur, le silence et le chant, le passé et l'avenir. Quand les refrains battent à la vitre, ils demandent à entrer — ou à sortir.

Refrain 1 : La devise de relance

Je n'ai pas fini de commencer,
même si le soir connaît mon âge.
Il reste des mots à réveiller,
des voix à rendre au paysage.

Le refrain affirme le cœur du poème. Le **soir** représente l'âge avancé, mais sans noirceur excessive. Il connaît l'âge du locuteur, mais il ne le réduit pas à cet âge.

Les **mots à réveiller** sont les anciens textes, les idées dormantes, les phrases encore possibles. Les **voix à rendre au paysage** donnent une dimension plus vaste : écrire ou chanter ne sert pas seulement à s'exprimer soi-même, mais à réintégrer quelque chose dans le monde.

Je n'ai pas fini de commencer,
non pour braver le temps qui passe,
mais pour apprendre à écouter
ce que la vie encore me trace.

Ces vers évitent le ton héroïque. Le locuteur ne veut pas **braver** le temps. Il ne se présente pas comme un vainqueur. Il veut apprendre à écouter.

Le temps n'est donc pas un ennemi à terrasser, mais une réalité avec laquelle on dialogue. La vie **trace** encore quelque chose : le poète n'a pas tout écrit, parce que la vie elle-même continue à écrire devant lui.

Strophe 3 : Ne pas défier les années

Je ne défie pas les années,
je leur demande seulement
de me laisser finir une phrase,
peut-être un chant, peut-être un vent.

Cette strophe est d'une grande pudeur. Elle refuse la posture du combat contre l'âge. Il ne s'agit pas de vaincre les années, seulement de leur demander un peu d'espace.

« finir une phrase » souligne que la demande est modeste, presque minuscule. Mais cette phrase peut devenir chant, ou même vent. Le poème montre ainsi comment le petit peut s'ouvrir sur l'immense.

Le temps ne m'a pas rendu jeune,
il m'a rendu plus disponible
à ces lumières presque éteintes
qui tremblent encore dans l'invisible.

Ces vers sont essentiels. Ils empêchent tout faux rajeunissement. Le texte ne prétend pas que la poésie ou la musique rendent jeune. Elles rendent disponible.

La disponibilité est une valeur centrale du poème. Elle suppose l'écoute, la patience, l'accueil. Les **« lumières presque éteintes »** représentent les souvenirs, les poèmes anciens, les désirs discrets, tout ce qui n'est pas mort mais demande une attention particulière.

Strophe 4 : La braise et les volets de la mémoire

Il m'arrive qu'une braise ancienne
se souvienne d'avoir été feu,
qu'un mot perdu retrouve haleine
et me regarde dans les yeux.

L’image de la braise ne nie pas que le feu ait diminué, mais elle montre qu’il reste une chaleur possible. La braise **« se souvient »**, comme si la matière elle-même portait une mémoire.

Le mot perdu qui **« retrouve haleine »** devient presque une personne ressuscitée. Plus encore, il **« regarde dans les yeux »** : le mot ne sert pas seulement à écrire, il interpelle le poète.

Il m’arrive que la mémoire
ouvre sans bruit ses vieux volets,
et qu’un matin, sans crier gare,
tout recommence à respirer.

La mémoire n’est pas ici un musée. C’est une maison qui ouvre ses volets. L’image est lumineuse, domestique, paisible. On entend presque les volets s’ouvrir au matin.

Le dernier vers :

tout recommence à respirer

souligne que le retour de la vie sans emphase. La respiration est la preuve la plus simple de la vie. Le recommencement n’est pas spectaculaire ; il est organique.

Refrain 2 : La lumière dans l’histoire

Je n’ai pas fini de commencer,
même si le soir connaît mon âge.
Il reste des mots à réveiller,
des voix à rendre au paysage.

La reprise renforce la devise. Le refrain devient peu à peu une conviction intérieure, mais jamais un slogan arrogant.

Je n’ai pas fini de commencer,
non pour gagner quelque victoire,
mais pour laisser encore passer
un peu de lumière dans l’histoire.

La variation est très importante. Elle remplace **« braver le temps »** par **« gagner quelque victoire »**. Le poème continue donc à refuser l’autoglorification.

L’objectif n’est pas de gagner, mais de laisser passer. C’est une image d’humilité : le poète n’est pas propriétaire de la lumière, il en devient le passage.

Strophe 5 : Marcher moins vite, écouter mieux

Je marche moins vite, sans doute,
mais j’écoute mieux le chemin.
Je perds parfois le fil des routes,
mais je retrouve mieux les mains.

Cette strophe est l'une des plus humaines du poème. Elle reconnaît une diminution réelle : marcher moins vite, perdre parfois le fil. Mais ces pertes sont compensées par des gains plus profonds : écouter mieux, retrouver mieux les mains.

Les **mains** évoquent les liens, les présences, l'amour, la transmission. Perdre le fil des routes n'est pas grave si l'on retrouve les mains. Le poème affirme ainsi que l'orientation humaine importe plus que la performance.

Je n'ai plus besoin de prouver
que j'ai vécu, aimé, écrit.
Il suffit qu'un vers vienne frapper
pour que je lui dise : entre ici.

Ces vers atteignent une grande sérénité. Ne plus avoir besoin de prouver, c'est une liberté de la maturité. Le poète ne cherche pas à justifier sa vie. Il reste simplement disponible au vers qui vient.

Le **« entre ici »** est chaleureux, presque familial. Le poème devient une maison ouverte.

Strophe 6 : La fêlure et les voix

Je ne suis pas celui qui dure
par orgueil ou par volonté.
Je suis celui qu'une fêlure
laisse encore chanter.

Cette strophe est peut-être la plus décisive pour éviter l'autocélébration. Le locuteur ne dit pas : "je suis fort, je dure, je résiste". Il dit que ce qui chante en lui passe par une fêlure.

La fêlure est une blessure, mais aussi une ouverture. Elle laisse passer la voix comme une fissure laisse passer la lumière.

Et si mes mots trouvent des voix
que ma voix seule n'avait pas,
ce n'est pas moi qui me couronne :
c'est le silence qui s'en va.

Ces vers sont particulièrement beaux pour évoquer la mise en musique des poèmes. Les mots trouvent des voix que la voix personnelle ne possédait pas. Le poète reconnaît que quelque chose dépasse sa propre capacité vocale.

La formule :

ce n'est pas moi qui me couronne

est fondamentale. Elle refuse explicitement la gloire personnelle. Et la conclusion :

c'est le silence qui s'en va

déplace toute la grandeur vers l'essentiel : non pas le prestige de l'auteur, mais la disparition du silence qui entourait les textes.

Strophe 7 : Recevoir ce qui revient

Alors je prends ce qui revient,
sans demander d'où vient la grâce :
un ancien poème, un refrain,
un souffle neuf sur vieilles traces.

Cette strophe est courte, mais elle joue le rôle d'un seuil avant le dernier refrain. Le poète accepte ce qui revient sans vouloir tout expliquer.

Le mot **« grâce »** est important, mais il reste ouvert. Il n'impose pas une lecture religieuse. Il désigne plutôt ce qui arrive sans être entièrement maîtrisé : inspiration, hasard, retour, chance, lumière, don.

Le dernier vers :

un souffle neuf sur vieilles traces

résume tout le projet : les traces anciennes ne sont pas effacées, elles sont réanimées. Le neuf ne détruit pas l'ancien ; il souffle sur lui.

Refrain 3 : La patience de la vieillesse

Je n'ai pas fini de commencer,
même si le soir connaît mon âge.
Il reste des mots à réveiller,
des voix à rendre au paysage.

La troisième reprise donne au refrain une valeur presque testamentaire, mais un testament ouvert, vivant, tourné vers ce qui naît.

Je n'ai pas fini de commencer,
non pour retenir ma jeunesse,
mais pour offrir à ce qui naît
la patience de ma vieillesse.

Cette variation refuse une nouvelle fois le faux rajeunissement. Le poète ne cherche pas à retenir sa jeunesse. Il transforme la vieillesse elle-même en don.

La **patience de la vieillesse** devient une force. Ce que l'âge a retiré en vitesse, il l'a peut-être donné en profondeur.

Coda : Naître encore

Et si demain ferme la porte,
qu'il la ferme avec douceur.
J'aurai laissé, quoi qu'il emporte,
quelques commencements au cœur.

La coda regarde la fin avec une grande paix. La porte pourra se fermer, mais le souhait est qu'elle se ferme doucement. Il n'y a pas de drame, plutôt une acceptation tendre.

L’expression **« quelques commencements au cœur »** est très forte : le locuteur ne veut pas seulement laisser des œuvres, mais des élans, des départs, des possibles.

Car vivre n’est peut-être rien d’autre
qu’apprendre à recommencer :
avec moins d’élan dans les jambes,
mais plus de ciel dans la pensée.

Ces vers donnent au poème sa sagesse générale. La vie est redéfinie comme apprentissage du recommencement. Le corps a moins d’élan, mais la pensée a plus de ciel.

Le contraste entre **jambes** et **pensée** est simple et puissant : ce que le corps perd en vitesse, l’esprit peut le gagner en hauteur.

Je n’ai pas fini de commencer.
Tant qu’un mot cherche ma fenêtre,
tant qu’une voix peut se lever,
je suis encore en train de naître.

La fin reprend le titre, mais elle l’élargit. Le mot qui cherche la fenêtre rappelle les phrases qui frappaient dans la strophe 2. La voix qui se lève rappelle les poèmes devenus chansons.

Le dernier vers :

je suis encore en train de naître

est une conclusion magnifique. Il ne nie pas l’âge ; il l’habite autrement. Le poète n’est pas seulement quelqu’un qui survit ou continue. Il est encore en devenir.

Conclusion

« Je n’ai pas fini de commencer » est un poème de vieillesse active, mais surtout de disponibilité créatrice. Il ne cherche pas à masquer l’âge, ni à fabriquer une jeunesse artificielle. Il affirme autre chose, plus profond : tant que les mots reviennent, tant qu’une voix peut se lever, tant qu’un souffle neuf passe sur les anciennes traces, il reste du commencement.

Sa force vient de sa pudeur. Le texte aurait pu devenir un autoportrait glorieux ; il devient au contraire une méditation humble sur ce qui continue de naître en soi malgré le soir, malgré les années, malgré les portes qui se rapprochent.

C’est un poème parfait pour la fin d’un recueil, parce qu’il ne clôt pas vraiment.
Il laisse le lecteur devant une porte ouverte, une fenêtre éclairée, quelques feuilles qui s’envolent.

Il ne dit pas : **voici mon bilan**.
Il dit : **voici encore un commencement**.

Phil Sarca

saved as: JE N’AI PAS FINI DE COMMENCER - ANALYSE DU POEME (24.09.26)